

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 6

Artikel: En chemin de fer
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que de cinq sous, les cinq sous de Lavarède, somme hélas insuffisante, même avant guerre, pour régler la douloureuse.

Que faire ? Que dire ? A qui nous en prendre ? A quel saint nous vouer ? Attendre le miracle, sous les traits d'un autre Paul, attendre le salut qui vient parfois de l'extrême péril ? Mon ami, aussi désespérément que moi, proposait de laisser nos deux pardessus — et quels pardessus ! — en garantie... Nous viendrions les retirer en payant, ce quand nous pourrions. Or, on était en janvier, la nuit était glaciale, et nous savions assez, l'un et l'autre, que nous n'aurions jamais de quoi nous assurer l'indispensable pitance tout en libérant nos non moins indispensables pardessus...

En attendant, nous ne décolerions pas, invectivant sans merci contre Paul, contre son Périgord de malheur, contre le jury qui l'avait reçu à son examen...

— Mais il n'est pas parti ! m'écriai-je soudain... Le voici, là, derrière cette vitre. Il nous regarde, il rit... Nous sommes sauvés !... Il a voulu nous en faire une bonne !...

En effet, Paul était là, sous la lueur d'un réverbère, et se divertissait de nos mines furibondes.

Jugeant que la plaisanterie avait assez duré, il entra, paya nos deux parts, laissa un généreux pourboire, nous dit :

— Vous avez eu chaud, hein, les amis... plus chaud que moi dehors ?... Vous devez avoir soif, allons arroser ça au Central.

Puis, sentencieux :

— Voyez-vous, vous n'oublierez plus votre ami Paul, ni cette soirée : Il fallait cela... Ça ne vous a pas coûté plus cher et je me suis assuré une place dans votre souvenir !...

Il avait raison, ce sacré Paul, mais nous avions eu chaud en effet !

Edouard Michel.

En chemin de fer. — Un jeune étudiant se trouve seul dans un compartiment avec une jeune dame fort jolie. Depuis le départ du train, il est demeuré plongé dans la lecture de son journal. Tout à coup, il se lève, embrasse vigoureusement la jeune dame fort jolie. La dame, bouleversée, d'une voix entrecoupée :

— Monsieur !... Oh !... C'est indigne !

L'étudiant relève les yeux, considère sa voisine avec stupéfaction, puis penche sa tête à la portière, regarde attentivement au loin derrière le train, enfin se rassied, et sur un ton de regret profondément respectueux :

— Toutes mes excuses, madame ! J'ai cru qu'il y avait un tunnel.

Puis il se replonge dans sa lecture.



A côté du bonheur.

VIII

Juliette, le lendemain, s'éveilla avec un cœur lourd qui s'alourdit encore à mesure que se précisait les souvenirs de la veille. Ainsi, Maurice n'avait pas tenu sa promesse. Il s'était moqué d'elle... Comme il avait été brutal et méchant... Comme il avait été différent de l'autre Maurice, si bon et si aimable... Oh ! pourquoi Lucien l'avait-il emmené ?... Pourquoi avaient-ils été à Doulens ? Que c'était triste ! Triste comme elle ne l'avait jamais été, la jeune fille enfonçait l'oreiller sa jolie tête et pleura longtemps. Il était tard quand elle se leva et qu'elle descendit. Sa mère, déjà, était dans la cuisine, en train de faire le déjeuner. Elle eut pour sa fille un regard anxieux que celle-ci feignit de ne pas voir.

— Mais, maman, dit-elle, mécontente, pourquoi t'es-tu levée ? je voulais assez faire le déjeuner.

— J'ai pensé que tu étais fatiguée... As-tu eu du plaisir hier ?

— Mais oui, pourquoi pas ?... Mme Givray te fait bien saluer.

— Merci, qu'avez-vous fait, tout ce temps ? — On a goûté, on a babilé.

Après cette sommaire description de la soirée, Juliette n'ouvrit plus la bouche. Elle allait, venait, mettait la table. Il n'était pas encore six heures, et nuit noire. On entendait, dans la rue, les hommes qui conduisaient le bétail à la fontaine, qui portaient le lait... Quand Maurice viendrait, que faudrait-il lui dire ?... Ah ! elle lui parlerait clair et net... Elle lui dirait son cantique...

La matinée se traîna lentement. C'était encore un peu jour de fête, et les groupes babillaient, appuyés contre les portes des granges, les mains dans les poches de leur pantalon des jours. La bise était tombée, il faisait moins froid. Vers dix heures, une promesse de soleil éclaira un peu le brouillard. Juliette, qui regardait par la fenêtre de la cuisine, vit Maurice, endimanché déjà, qui, lentement, venait, les mains dans ses poches, lui aussi, et les yeux à terre, comme s'il y cherchait des excuses à fournir. Rapidement, elle entra dans la chambre où il n'y avait personne. Le cœur battant, elle entendit le jeune homme saluer Mme Destral et s'informer d'elle-même. Elle l'entendit frapper longuement ses pieds sur le paillasse et heurter timidement...

— Entrez seulement, disait Mme Destral, elle n'aura pas entendu.

Il entra. Il fixa sur elle un si bon regard de chien battu qu'elle oublia sa colère.

— Oh ! Maurice, dit-elle, et elle se remit à pleurer.

Il la prit dans ses bras et l'entraîna sur le vieux canapé où, la veille, ils avaient passé un si beau moment.

— Ma chérie, disait-il d'une voix extrêmement tendre, chérie, ne pleure pas, pardonne-moi... si tu savais quel chagrin j'ai eu hier soir quand tu t'es sauvée... je me serais arraché les cheveux, vois-tu, j'ai juré de ne pas recommencer... Dis, chérie, tu me pardones ?

— Oh ! Maurice, c'était si affreux !

— J'étais droit derrière toi, mais je n'osais pas te rattraper... je suis venu jusqu'ici, je suis resté sous ta fenêtre au moins une demi-heure.

— Et moi, dit Juliette, je me suis levée deux ou trois fois pour regarder du côté de chez vous si tout était tranquille... J'avais tellement peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

— Ma mignonne !...

Il lui baissait les yeux, les joues, les mains... Elle ne pleurait plus, ils étaient réconciliés.

— Sais-tu quoi, fit-il après un moment d'extase, puisqu'on a le temps aujourd'hui, il nous faut fixer la date de notre mariage.

— Déjà ?

— Comment, déjà ? On a dit que ce serait au mois de mars, ça ne fait plus que deux mois... Veux-tu un samedi ? La moitié des gens se marient un samedi.

— Non, ça donne trop d'ouvrage le dimanche, ma mère et la tienne seraient trop fatiguées.

— Alors, quel jour ?

— Un jeudi si tu veux.

— Va pour un jeudi... Voyons voir l'almanach... veux-tu le jeudi trois ?

— Non, non, c'est trop tôt... Le jeudi vingt-quatre, peut-être.

— Ah ! non, alors, c'est trop tard, mettons le dix-sept.

— Je ne sais pas si je serai prête.

— Naturellement, tu seras prête.

— Alors, je m'en vais demander à maman ce qu'elle en pense... Maman, veux-tu venir, on veut te demander quelque chose.

Mme Destral arriva, essuyant à son tablier ses mains mouillées.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mademoiselle votre fille et votre serviteur, dit Maurice avec emphase, désirons convoler en justes noces le jeudi dix-sept mars... nous espérons que vous ne présenterez aucune objection à une revendication aussi légitime.

— Déjà ! fit la bonne dame tout effarée, je pensais que ce serait contre le mois de mai.

— Non, non, plus vite est mieux.

Mme Destral soupira.

— Enfin, faites à votre idée, vous êtes assez grands pour savoir vous conduire.

IX

L'hiver fut rude et désagréable. En janvier il neigea, une petite neige fine, chassée par la bise, et qui fit des gonfles sur les chemins.

Puis vint le gel. Pendant une quinzaine, il y eut tous les matins moins six, moins huit, une fois même, moins douze. Les hommes, qui faisaient du bois sous les hangars, se battaient les flancs de leurs bras pour se réchauffer, et les femmes qui préparaient le marché prenaient un baquet d'eau bouillante pour y plonger le bout de leurs doigts gelés. Les merles trottinaient dans les jardins blancs et se battaient pour une pomme pourrie, et, sous le ciel gris de plomb, la bise courrait sans répit... Enfin, cette rigueur fléchit. Il y eut un adoucissement, et, avec le mois de février, le dégel arriva, et le vent qui pleure autour des maisons, le margouillis, la pluie, et une épidémie de grippe. Le médecin venait dans deux ou trois maisons, la sage-femme, toujours sous son parapluie et les jupes retroussées, allait ici et là poser des ventouses... Enfin le mois de mars ramena le soleil, un soleil doux et caressant dans un joli ciel bleu pâle. Il y eut des primevères contre les talus, et des violettes dans les haies.

— Au milieu de mars, disait Mme Destral, c'est trop tôt.

— Voilà bien les femmes, répliquait son mari, elles ne sont jamais contentes du temps qu'il fait : s'il neige, elles disent : « Que cette neige est pourtant détestable, on salit tous les planchers, on ne peut pas aller jusqu'au poulailler sans se mouiller jusqu'aux genoux... Si seulement il gelait... » S'il gèle : « Que c'est terrible, le gel ! Je m'étonne jusqu'à quand ça va durer ? on n'ose pas sortir dans la crainte de tomber les quatre fers en l'air ! Si seulement il pleuvait ! »... S'il pleut : « Que cette pluie est ennuyeuse, ça vous donne du noir ! quand est-ce que le beau temps veut revenir ? »... Et puis, s'il fait beau, ce n'est encore pas ça.

(A suivre).

Louise Musy.

Bourg-Ciné-Sonore. — Marlène Dietrich, à qui son interprétation de « L'Ange Bleu » a conféré une célébrité aussi foudroyante que méritée est la grande vedette de Morocco — également de Josef von Sternberg — qui passe au Bourg cette semaine. Par la puissance de son expression, par le troubant « sex-appeal » qui émane de tous ses gestes, de toutes ses attitudes, Marlène Dietrich a marqué sa création d'une empreinte bien personnelle, et sa voix rauque nous remue jusqu'aux entrailles. Ses partenaires, Gary Cooper et Adolphe Menjou, sont de vieilles connaissances et parmi les favoris du public. « Morocco » est la version originale de « Cœurs Brûlés » entièrement parlée et chantée en anglais, avec texte allemand en surimpression. Sous l'ardent soleil d'Afrique, « Morocco » nous montre la folle passion d'une femme qui abandonne tout pour suivre celui qu'elle aime. — Dimanche : matinées à 14 h. et 16 h. 15.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

HALDIMAND, 11 DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne